

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

Res/Persona, 2004

Fées, 2005

Cannibales, 2006
(indisponible)

Nos enfants nous font peur, 2009

RONAN CHÉNEAU

Hector

ou comment faire un monstre

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre national du livre

Ce texte a été créé au Carré, scène nationale de Château-Gontier, le 22 mars 2011, par la compagnie Label Brut et dans une mise en scène de Babette Masson.

Avec Laurent Fraunié, Harry Holtzman et Cédric Zimmerlin.

Assistante à la mise en scène : Valérie Berthelot.

Lumière : Éric Soyer.

Son : Gérald Bertevas.

Scénographie, costumes : Yvett Rotscheid.

Régie générale : Pedro Blanchet.

Administration de production : Élisabeth Lamy, assistée de Marjorie Fiat.

Construction du décor : Atelier de la Maison de la Culture de Bourges/Scène nationale.

Production : le collectif Label Brut ; Le Carré, scène nationale de Château-Gontier ; la Maison de la Culture de Bourges, scène nationale.

Accueil en résidence au Théâtre de l'Éphémère, scène conventionnée pour les écritures contemporaines, le Mans.

Avec le soutien du Théâtre de Laval, scène conventionnée et du Nouveau Théâtre d'Angers – centre dramatique national Pays de la Loire.

Label Brut – collectif associé au Carré, scène nationale de Château-Gontier – est conventionné par l'État-préfecture de la Région des Pays de la Loire-DRAC et subventionné par le conseil régional des Pays de la Loire et le conseil général de la Mayenne.

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-322-8

PERSONNAGES

HECTOR, *entre vingt-cinq et trente-cinq ans.*

HARRY, *âge indifférent.*

BERTRAND, *plus de trente-cinq ans. Il circule librement dans l'espace. Personnage-spectateur, invisible pour les deux autres au début.*

LE 2^E MOUVEMENT DE LA 7^E SYMPHONIE DE BEETHOVEN. *Très cinématographique, et qui intervient toujours au moment opportun.*

Indications sur les personnages : Hector est le seul personnage « vraisemblable ». Harry et Bertrand sont des clowns. Respectivement auguste et clown blanc, croisés avec des tueurs à gages, comme on en voit dans les films.

PROLOGUE (FILM NOIR)

HECTOR, *seul.* – C'est une épopée dérisoire et sanglante comme l'époque...

La première image alors ce pourrait être moi, immobile, là

Un temps, et seul

Et raide peut-être parce que je regarde des oiseaux ou que je pense très fort à quelque chose...

Hmmm...

Et c'est une rue sombre, et grouillante d'habitude
Mais là il n'y a personne, rue fantôme comme dans un western, c'est ce que je me raconte, ce pourrait être il y a un siècle, on pourrait être n'importe où, n'importe où dans cette ville parce que je suis arrivé ici il y a un mois et que je ne connais rien...

On est en mai 2010, mais c'est comme en novembre, je suis seul rue du Faubourg-Saint-Antoine dans un arrondissement qui s'appelle le douzième et il fait cinq degrés, la dernière fois qu'il a fait aussi froid à Paris un mois de mai c'était en 1935...

Quelquefois, j'imagine que je vais me réveiller
Comme si rien de tout ça n'avait existé

Comme si les vingt années derrière moi n'avaient pas existé

Je me réveille, et je suis chez moi, dans la Manche, en Normandie

J'ai quinze ans

Je suis chez un ami, dans la maison de ses parents plutôt, très belle, vieille ferme rénovée, immense, haute de plafond avec des poutres, cheminée, il y a du feu, des tableaux, souvenirs de voyages, photos de famille, un grand jardin, bref, enfin... exactement ce qu'une maison doit être quelque part en Normandie un été...

Et puis il y a la mer

Il y a la mer et je me vois déjà beaucoup plus tard, j'ai quarante ans, toute une petite famille dans les jambes, nous pique-niquons près des vagues, ballottés par le vent, au pied des falaises, le ciel gris comme ici...

Je suis planté là rue du Faubourg-Saint-Antoine et il fait froid, il pleut, je porte un long manteau – je me dis que les gens ont préféré rester chez eux et qu'ils évitent si possible d'allumer la télé ou la radio

Le ciel gris comme si le jour ne s'était pas levé me fait me sentir si brusquement

Fragile

Brusquement le plus fragile de cette ville que je ne connais pas, on voit au loin la colonne de Juillet, la place de la Bastille, j'imagine le temps où elle se dressait dans l'air gris, je sens que le vent pourrait tout emporter, les arbres du square Trousseau se plient et leurs feuillages font comme un bruit de

mer, j'enfonce mes mains dans mon manteau, je retrouve l'odeur de l'hiver, du froid, de la laine, les immeubles de la rue du Faubourg-Saint-Antoine me parlent, le vent soulève des panneaux en carton avec des pubs dessus, les affiches se décollent des murs, des affiches pour des spectacles et pour des magazines, on voit les visages d'hommes politiques et de people avec des gros titres, morceaux de journaux et sacs en plastique s'envolent traînent par terre et me donnent l'impression que quelqu'un marche derrière moi...

J'ai envie moi aussi d'aller braquer une banque

J'ai envie d'aller taper sur quelque chose, briser une vitrine et regarder et fouiller, entrer dans les boutiques et y chercher quelque chose comme si c'était chez moi et peut-être me servir, récupérer une chose qui m'appartient ; je ne serais pas le seul à faire ça, je ne serais pas le seul à passer comme ça d'une boutique à l'autre voir ce que je peux récupérer, les vitrines seraient grandes ouvertes, béantes parce que quelqu'un auparavant les aurait défoncées, j'entrerais dans des boutiques où plus rien n'appartiendrait à personne, des gens se seraient servis avant moi, les gens pourraient remplir des cartons avec ce qu'ils veulent, des téléphones portables, des câbles, emporter sur leur dos des chaises et des tables, plusieurs se précipiteraient sur les bijouteries et les distributeurs de billets, ils mettraient du temps à venir à bout de la machine, la briseraient en deux avec une masse, certains comme moi prendraient n'importe quoi qui traînerait sur le trottoir pour frapper, gratter, pour ouvrir et entrer et inspecter, entrer dans un salon de coiffure semblerait parfaitement inutile sauf par curiosité, des tables des chaises et du matériel inerte,

des outils sans ceux qui savent s'en servir, de plus en plus de gens sortiraient dans les rues pour récupérer quelque chose, ils sauraient tout de suite où aller, ils s'organiseraient avec une seule idée en tête...

Un corps tombe lourdement des cintres, c'est celui de Bertrand, on ne voit plus que lui, il se relève indemne, face public, s'étire (craquements) et s'en va.

I

RENCONTRE

Chez Harry.

Harry est sur le canapé, pistolet à proximité. Il pousse Hector, qui dort par terre.

HARRY. – Hé... Tu comptes faire quoi

HECTOR. – Trouver du travail enfin en chercher un d'abord et puis une maison une femme à mettre dedans alors peut-être et puis des enfants, vacances l'été à voir, la vie normale...

HARRY. – Je m'en fous. La question que j'ai posée c'est : « Comment tu vas faire pour partir d'ici ? »

HECTOR, *réveillé*. – Ah. Eh bien je peux partir maintenant

HARRY. – Non

HECTOR. – Non ?

HARRY. – Non
Je peux pas te laisser

HECTOR. – Oui ?

HARRY. – C'est ça le problème. Tu ne peux pas partir
et tu ne peux pas rester non plus
Alors comment je fais

HECTOR. – Je ne sais pas...

HARRY. – Tu sais pas. Merde
Tu sais ce que je pourrais faire
Tu n'as pas peur

HECTOR. – Non...

HARRY. – Tu n'es pas effrayé
Moi je ne suis pas effrayé du tout par exemple

HECTOR. – Ça se voit

HARRY. – Va faire du café

HECTOR. – Quoi ?
Plaît-il ?

Temps.

HARRY. – Qu'est-ce que tu foutais devant ma porte
là en train de...

HECTOR. – Cuver ?

HARRY. – Cuver oui, dans...

HECTOR. – Mon vomi ?

HARRY. – Vomi, oui

HECTOR. – Eh bien j'étais avec des amis, je me
souviens surtout que j'ai bu, beaucoup et puis j'ai
dû m'écrouler devant chez vous complètement par
hasard, ça arrive...

HARRY. – Oui...

Temps.

HARRY. – Des gens t'ont déjà recueilli comme j'ai
fait

HECTOR. – Non, jamais
Il fait moche hein ?

HARRY. – Quoi

HECTOR. – Quel temps moche...

HARRY. – Qu'est-ce que je vais faire de toi

HECTOR. – Non mais je peux m'en aller

HARRY. – J'ai dit que tu pouvais pas

HECTOR. – Ah oui alors je ne sais pas...

Temps.

HARRY. – Pourquoi tu t'es bourré la gueule

HECTOR. – Je n'allais pas très bien...

HARRY. – Qu'est-ce qui va pas
Tu t'appelles comment

HECTOR. – Hector

HARRY. – Keski va pas Hector

HECTOR. – Oh, tout

HARRY. – Tout, c'est vague
Sois plus précis

HECTOR. – Disons que cette... cette société en gros
ne me convient pas pour l'instant...

HARRY. – Cette société
Qu'est-ce que tu racontes

HECTOR. – Je n'aime pas trop ce qui se passe

HARRY. – C'est en te bourrant la gueule que ça va
s'arranger

HECTOR. – Euf, depuis quelques mois disons, j'ai des
visions, je vois des trucs... je suis nouveau ici, je
trouve tout bizarre, je perçois, oui bizarrement, pas
tout le temps, mais à des moments, j'ai l'impression
de m'observer, observer tout ce que je fais, je me
regarde bouger, je me regarde et je suis là dans la
pièce, j'ai l'impression d'étouffer...

HARRY. – T'es complètement paumé
Kes tu fais dans la vie

HECTOR. – Rien, justement

HARRY. – C'est pour ça que t'as des problèmes avec
tout

HECTOR. – Oui... enfin si, je suis à la fac

HARRY. – Y a pas trente-six solutions
Ou bien je te laisse partir et je prends un gros risque
Un très gros risque

HECTOR. – Hm

HARRY. – Or je n'en prends jamais
Ou bien...

HECTOR. – Ou bien ?

HARRY. – Ou bien je ne te laisse plus jamais franchir
le seuil de cette porte. Appuyer là c'est rien pour moi,
la routine, je fais ça tous les jours
Tu n'as pas peur

HECTOR. – Non

HARRY. – Appuyer là-dessus j'ai fait ça dix mille fois.
À la chaîne. Comme l'ouvrier sur sa machine : plic
plic plic plic

HECTOR. – Hmm...
De toute façon je m'en fous...
Oui, allez-y, allez-y ça tombe bien. ALLEZ-Y MAIN-
TENANT, je m'en fous

HARRY. – Tout le monde dit ça. Ils disent tous ça
Ils ont ce même regard

HECTOR. – Disent quoi